

Adélaré Lambert

Contes de tante Rose

Contes du bon vieux temps

pour les enfants



BeQ

Adélar d Lambert

(1867-1946)

Contes de tante Rose

Contes du bon vieux temps
pour les enfants

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 194 : version 1.1

Contes de tante Rose

Édition de référence :

Éditions Édouard Garand, Montréal, 1927.

I

Tante Rose

Un matin, quinze jours après son mariage, Jean Dubeau se réveilla, songeant à la nouvelle tâche qu'il avait assumée, à la très grande responsabilité de fonder un foyer. Joyeuses noces, fêtes de plaisir, repas succulents, visites aux parents, étaient choses du passé. Il fallait maintenant envisager la réalité, quitter le toit paternel, s'en aller commencer à deux, une vie nouvelle, inconnue, sujette au caprice de la destinée, vie toute remplie de sourires pour le moment, sans s'arrêter à chercher ce que cache l'avenir.

Après réflexion, Jean proposa à son épouse d'aller demeurer à Manchester, état du New-Hampshire, où habitait sa bonne tante Rose, de laquelle il avait gardé un bon souvenir, malgré

qu'il l'eut perdue de vue depuis nombre d'années.

Le choix de Jean était des plus heureux. Manchester, la ville reine de l'État, était renommée pour sa propreté et l'ordre parfait qui régnaient dans ses murs. Enfouie dans une forêt verdoyante, elle semblait aux regards du voyageur venant au loin, un immense parterre de verdure. En entrant dans la ville, le cœur du visiteur se délectait d'aise, en respirant l'air pur, embaumé. Il admirait les belles rues larges, droites, allant du sud au nord et de l'ouest à l'est, les nombreux terrains où l'enfance prenait ses ébats. Les Canadiens-français surtout ne pouvaient s'empêcher de remarquer avec orgueil les monuments religieux érigés par les compatriotes pour la gloire du saint nom de Dieu ; que tous ces temples canado-américains faisaient face au soleil levant, semblant chanter sous l'œil d'or, la foi, l'espérance et l'amour du « Je me souviens toujours. »

Un autre sujet de contentement pour Jean et son épouse d'avoir choisi cette ville entre

beaucoup d'autres, ce fut le sympathique accueil dont ils furent l'objet et de la part de tante Rose et des autres parents.

C'est que la chère tante était bien toujours la même, avec ses beaux yeux noirs remplis de douceur et de tendresse qui se reflétaient sur tout son entourage. Ses cheveux avaient blanchi, mais cela ajoutait un charme de plus à cette figure toute de candeur, et de prévenante bonté. Elle était toujours la même, toujours prête à rendre service et par ses bons conseils et par son encouragement à faire le bien.

Charitable, et d'une piété à toute épreuve, elle possédait aussi le don de raconter. Toujours, en toute occasion, elle savait intéresser, elle avait un bon mot de foi naïve, que dans son cœur de mère canadienne et de femme chrétienne elle savait placer pour démontrer la bonté de Dieu.

Que de bonnes et charmantes veillées, où les parents rassemblés passaient des heures entières à l'écouter attentivement, dans un religieux silence, raconter des histoires du temps passé.

Des histoires de naufrages suivies d'aventures

extraordinaires, qui figeaient d'horreur les auditeurs, aux récits des souffrances endurées : des récits de petits diables malfaisants qui faisaient blêmir les jeunes enfants, puis trépigner de plaisir, lorsque, rendus à la fin, ils voyaient la manière dont ils avaient été roulés par ceux qui, regrettant leurs fautes, prenaient de bonnes résolutions pour s'éloigner du mal et faire le bien : des légendes de hautes moralités parlant de la fierté nationale, et qui souvent portaient à accepter la souffrance pour la Foi de son Dieu.

Enfin, tante Rose était pour tous une véritable mère, et Jean lui avait voué une telle affection qu'il en était presque venu à oublier ses vieux parents qu'il avait quittés.

Tout marchait pour le mieux. Jean avait trouvé un emploi rémunérateur. La tante Rose avait justement deux chambres de libres qu'elle s'était empressée de mettre à la disposition de Jean et de son épouse, qui dans ce milieu écoulaient des jours heureux.

II

Le parrain de l'enfant

Issues de la province de Québec, nos grand-mères se faisaient remarquer par leur dignité, leur sagesse, leurs manières simples et la haute réserve où pointait un peu de timidité, ne pouvant qu'ajouter et imprimer à leur personne un peu plus de grâce et de candeur.

Il ne faut pas être méchant, car nos mères canadiennes ont trop de mérite encore aujourd'hui, pour manquer de déférence et de respect à leur égard. Mais, je préférerais celles-là à celles de nos jours, dont un grand nombre, ayant pris contact avec des femmes de nationalités étrangères, se sont plu à copier les toilettes tapageuses et les libertés qui n'auraient pas été tolérées chez les premières. Inclignons-nous devant l'inévitable, et passons au sujet qui

doit nous occuper.

Un soir, le plus âgé des garçons de la tante Rose vint annoncer à la famille qu'il était encore une fois l'heureux père d'un nouveau gros garçon. La tante, en jetant un regard vers Jean et son épouse leur dit :

« On a lieu de se réjouir et pour celui-là comme pour les autres. Le parrain et la marraine ne lui feront pas défaut. »

Le cousin avoua de suite avoir pensé à Jean. Celui-ci en éprouva un grand plaisir, et devant le désir exprimé de part et d'autre, il accepta la tâche avec joie et empressement.

Jean était satisfait, non pas que la chose fut nouvelle, car dans nos familles canadiennes il est rare qu'on ne remplisse le rôle de parrain, soit chez un frère, soit chez une sœur, même chez des étrangers, comme cela était arrivé à Jean.

C'était en 1880. Jean demeurait à Fall River, État du Mass. Un jour, arrive en cette dernière ville une pauvre famille du nom de Dugas, ne connaissant personne, comme cela arrivait

souvent dans les premiers temps de l'émigration des Canadiens-français vers les États de la Nouvelle-Angleterre.

C'était le père Saint-Laurent qui avait présenté Jean à la famille Dugas. Il faut tout dire. Le père Saint-Laurent avait une mignonne petite demoiselle, et cela adonnait à Jean d'être « compère » avec la petite du père Saint-Laurent. C'était l'âge des petites émotions amoureuses.

Être parrain, mais Jean avait servi de parrain à toute une famille. Cela pourrait paraître étrange à plusieurs. Mais il n'y a rien d'extraordinaire à cela, car vers ce temps-là aux États-Unis, il n'y avait pas de prêtre et des églises à toutes les portes comme aujourd'hui. Beaucoup de petits villages, où il y avait peu de catholiques, ne voyaient pas le prêtre durant des années. En cette occasion, Jean dut servir de témoin à toute une famille. Il allait à l'école dans le temps, lorsqu'un jour le curé de la paroisse fit demander au maître d'école d'envoyer deux jeunes garçons, toutes les malices soufflées par les démons de l'enfer, à la sacristie. Jean en était. Il y avait là tout un groupe

de compatriotes : le père, la mère avec leurs six enfants qui, après avoir vécu plusieurs années dans l'un de ces petits villages sans prêtre, avaient décidé de venir demeurer à Fall River.

Là, apprenant qu'il y avait des prêtres et des églises, se rappelant leur titre de catholiques, ils décidèrent de faire baptiser leurs enfants. Voilà comment, il y a plusieurs années, on pouvait servir de parrain à toute une famille, sans que cela puisse paraître extraordinaire.

Nonobstant le nombre de fois que Jean avait été parrain, ce soir-là il était vraiment satisfait. Comme il a été dit plus haut, venant de la part de tante Rose, si bonne, si remplie de délicates attentions pour lui et son épouse, ce désir exprimé lui faisait grand honneur. Le lendemain, l'enfant fut porté à l'église et baptisé sous le nom de Georges Albert.

Le petit Georges grandit, choyé, caressé par les parents, et surtout par son parrain Jean, qui n'était pas le dernier à lui prodiguer les caresses et mille et une douceurs imaginables.

Le petit Georges alors avait deux ans.

Un soir en entrant à la maison, Jean s'aperçut qu'il y avait quelque chose d'inaccoutumé. En effet, le petit Georges était tombé subitement malade dans l'après-midi, son état ne faisait qu'empirer et avait inspiré des craintes sérieuses, qui, hélas ! devaient trop tôt se réaliser. La science du médecin qu'on avait été quérir fut impuissante. En voyant l'enfant, l'homme de l'art s'était contenté de hocher la tête : mauvais présage pour les parents, qui, dans ces moments d'incertitudes, attendent anxieux l'arrêt de la science à laquelle on a recours.

On comprit de suite que l'état du petit malade était désespéré.

Le lendemain, jeudi après-midi, Jean était à son travail, un peu fatigué de la veillée, car bien entendu, il avait passé une bonne partie de la nuit précédente au chevet du petit Georges avec son cousin et les autres membres de la famille.

C'était une de ces journées sombres et pluvieuses du mois de novembre, qui porte naturellement à la tristesse. Il songeait souvent au petit Georges et aux illusions brisées de ses bons

parents ; à la joie d'hier, à l'anxiété du moment et surtout au malheur qui devait certainement arriver sous peu.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'arriva un jeune garçon envoyé par la tante Rose, faisant dire à Jean de se rendre en toute hâte à la maison. Allons ! se dit-il, il est probable que la fin est proche. Le temps de se rendre à la maison fut pour Jean l'affaire d'un instant. Bien ! lui dit tante Rose en le voyant entrer. Et lui désignant un fauteuil près du berceau, elle l'invita à y prendre place. L'état de l'enfant lui parut critique. Le petit ouvrit les yeux et regarda son parrain un instant, puis regarda longuement son père et sa mère, essaya un dernier sourire et ce fut tout. Sa petite âme angélique s'était envolée vers les cieux.

Il est inutile d'entreprendre de décrire le désespoir et la peine des parents. Seuls, ceux qui passent par ces épreuves, peuvent dire le chagrin et le vide qu'ils ressentent dans le cœur et l'âme, dans ces moments de douleurs amers.

Jean était là silencieux, immobile, n'osant

troubler ce profond chagrin, il songeait à la joie d'hier, à la tristesse du moment, à l'espoir envolé.

Tout à coup, il fut tiré de sa pénible rêverie ; il venait de sentir une main se poser sur son épaule. Il leva la tête ; tante Rose était près de lui et elle lui dit :

« Jean, tout est fini ! Tu peux retourner à ton travail à présent, le petit n'attendait que la présence de son parrain pour mourir. Souvent Dieu le veut ainsi. Tu as bien fait de venir pour abrégé ses souffrances ».

III

Brigolet

Ces données de foi naïve n'avaient pas lieu d'étonner Jean, et il aurait manqué au doux devoir du souvenir d'enfance, si jamais il en était venu à oublier les heures charmantes où, accoudé au buffet de la curiosité juvénile il « buvait avidement les délicieuses légendes et les jolis contes dans lesquels il y avait presque toujours un gai refrain, que la jeunesse est si avide d'entendre, car l'imagination avide des jeunes est toujours ouverte aux choses de l'inconnu et du merveilleux. »

Je le répète : de nos jours l'on ne raconte plus d'histoires comme autrefois. Cependant ces réunions où toute la famille était groupée autour d'un aïeul, d'un vieillard ou d'une bonne tante comme tante Rose étaient bonnes. Bonnes parce

qu'elles cimentaient l'union entre les membres de la famille ; bonnes aussi parce qu'il y avait toujours dans ces légendes et ces contes une leçon de morale.

De nos jours, surtout dans les grandes villes, après le repas du soir, les parents chassent les enfants dans la rue, où ils entendent des histoires d'un autre genre où leur morale ne trouve pas une occasion de se hausser. C'est un malheur.

Mais revenons au temps de la jeunesse de Jean : durant deux semaines Jean avait été laissé en pension chez tante Rose, pendant que sa mère se rendait au Canada assister aux funérailles d'un parent.

Quelquefois tante Rose chargeait Jean d'une commission et lui disait : « Si tu fais bien cette commission, ce soir je te conterai un conte. » La commission se faisait sans oublier le moindre détail, c'est que Jean y tenait énormément au conte, surtout celui de *Brigolet*. Oh ! le brigand de Brigolet ! Jean en avait souvent rêvé.

Un soir donc, qu'une commission faite à la perfection exigeait récompense et qu'une

fourmilière d'enfants aux joues roses, aux yeux clairs et rieurs étaient réunis chez tante Rose, Jean rappela la promesse du matin.

« Tante Rose, et mon conte ? »

Alors la bonne tante s'assit et autour d'elle toute la phalange des bambins et bambines.

« Allons mes petits, quel conte voulez-vous ? »

« Celui de Brigolet » s'écria Jean. « Brigolet, Brigolet », répétèrent les autres en chœur.

« Eh bien, écoutez ! » Cette invitation était bien superflue parce qu'on aurait pu entendre respirer une mouche.

C'était une fois un homme et une femme : Pierre et Madeleine, qui sans être très fortunés n'en vivaient pas moins dans une certaine aisance. Un jour de printemps, avant le temps des semailles, Pierre s'en était allé bûcher sa provision de bois de chauffage pour le prochain hiver. Madeleine, restée seule à la maison, préparait le repas de son Pierre, qui reviendrait vers les quatre heures de l'après-midi. Tout en

remplissant ses devoirs de maîtresse de maison, Madeleine jetait souvent ses regards dans la direction d'une chambre attenante à la cuisine. Dans cette chambre, il y avait une énorme quantité de laine fraîchement tondue. Pierre, avant de partir le matin, lui avait fortement recommandé de se débarrasser de ce travail aussitôt que possible. Ah ! murmurait-elle, quelle triste chose que d'être obligée de carder et de filer tous les jours de l'année ! Pierre ne songe qu'à économiser pour nos vieux jours, comme si nous étions pauvres. Nous n'avons pas d'enfants ; à qui donc vont aller tous nos biens. Ah ! si du moins je pouvais me faire aider, mais Pierre ne l'entend pas ainsi, l'imbécile ! et Madeleine, rongée et tenaillée par le désir de l'oisiveté, murmurait des propos acerbes contre son mari ; de dépit elle passa à la colère outrée, invectiva outrageusement le mari absent, se laissa emporter dans un grand découragement, et aveuglée par la colère, elle s'oublia jusqu'à demander au diable de venir lui aider, de la débarrasser de son ouvrage.

À peine avait-elle formulé son coupable désir,

que le sable de l'allée, près de la maison, cria sous les pas de quelqu'un qui s'approchait. Presque aussitôt, on frappa des coups secs à la porte. Entrez, dit Madeleine, cherchant à se remettre de son trouble. La porte s'ouvre, et un homme à l'aspect étrange fait son apparition. Ses yeux étaient noirs et perçants, ses sourcils relevés en forme d'accent circonflexe, et la barbiche du menton ramenée en pointe. Les ongles de ses doigts étaient longs et effilés, ses pieds chaussés de souliers longs et pointus. Eh ! dit-il : Je suis celui que vous venez d'invoquer ; je veux bien me charger de faire votre ouvrage, filer et carder votre laine, mais à une condition, une seule : C'est que vous allez signer ce papier, par lequel je m'engage à carder et filer votre laine ; quant à vous, à l'expiration du délai d'un an et un jour, lorsque je me présenterai de nouveau, vous aurez à deviner mon nom, sans quoi vous m'appartiendrez. Madeleine, encore sous l'effet de la colère, de l'émotion éprouvée, remplie de crainte par la présence de cet être aux manières étranges, sans plus réfléchir, signa l'engagement et le diable partit, emportant la laine avec lui.

Devenue plus calme, la pauvre femme ne tarda pas à comprendre la gravité de l'action qu'elle venait de commettre, mais il n'y avait plus moyen d'y revenir, et petit à petit elle s'en consola en pensant qu'elle était délivrée de sa tâche et que durant l'année elle aurait le temps d'apprendre tous les noms qui se trouvaient dans le calendrier.

Le lendemain soir, Pierre s'en revenait à son logis. Il lui prit fantaisie de passer par un petit sentier foulé jadis, et qui, de détours en détours, aboutissait à une clairière dans l'intérieur de la forêt. Après avoir marché pendant quelque temps, il s'arrêta soudain, surpris : N'avait-il pas entendu un son, une voix chantant tout près de là. Il écoute, il avance tout doucement. Plus de doute possible, quelqu'un est là dans la clairière, et la voix se fait entendre plus distincte et gouailleuse au fur et à mesure qu'il approche. Bientôt Pierre distingue facilement l'étrange, l'incompréhensible tableau qui se présente à ses regards étonnés. Là, dans la petite clairière, un personnage fantastique faisait tourner un rouet. À côté de lui un amas déjà assez considérable de

laine filée ; dans les yeux de l'être étrange passaient des éclairs sinistres, sa voix remplie de railleries et de persiflages chantait sans cesse, le curieux refrain que voici :

La femme pour qui je file,

Si elle savait mon nom

Qu'elle serait heureuse (bis)

Brigolet, Brigolet mon nom (bis)

Pierre, tout interdit, s'arrête, écoute quelque temps cet être singulier à qui il prenait fantaisie de venir filer en pleine futaie, cet être fantastique entouré d'un cercle de fumée, dont les yeux lançaient des éclairs, et dont la bouche laissait échapper des décharges d'étincelles mêlées de fumée noire, chaque fois qu'il commençait ou achevait de chanter son refrain bizarre. Sous l'effet de la sensation éprouvée à cette apparition fantasmagorique, Pierre, avec mille précautions, s'éloigne en toute hâte de ce lieu maudit.

Ah ! ça, dit-il à sa femme en entrant : « Je

viens d'être le témoin de la chose la plus incroyable, la plus surprenante que l'on puisse imaginer ». Et Pierre raconte à Madeleine tout ce qu'il venait de voir et d'entendre, n'omettant aucun détail de cette aventure extraordinaire, et il finit par lui chanter le refrain déjà connu :

La femme pour qui je file,

Si elle savait mon nom

Qu'elle serait heureuse (bis)

Brigolet, Brigolet mon nom (bis)

Dès les premiers mots de Pierre, Madeleine avait prêté une grande attention au récit de son mari. Ce fut une véritable révélation et une grande joie pour elle, qui n'avait encore rien laissé voir de sa préoccupation intérieure, car elle avait soigneusement dissimulé à son mari le marché infâme conclu avec Satan. Plus de doute possible, l'étranger fileur de la forêt était son visiteur inconnu des jours passés ; son nom, Brigolet, elle le savait maintenant. Qui aurait

jamais deviné nom semblable. À la pensée qu'elle n'aurait jamais pu arriver à trouver ce nom, Madeleine sentait des frissons qui lui faisaient trembler de la tête aux pieds. Une nuit, au milieu d'une tempête d'éclairs et de tonnerre, le diable vint rapporter la laine sans éveiller l'attention autrement que par une certaine odeur de soufre brûlé qui, le matin, au réveil, caressa désagréablement les narines de la femme et du mari. Pierre partit à ses travaux, Madeleine vaquant aux soins du ménage en chantonnant sans cesse le refrain du diable, « le nom précieux » de Brigolet, afin de ne pas l'oublier.

La femme pour qui je file,

Si elle savait mon nom

Qu'elle serait heureuse (bis)

Brigolet, Brigolet mon nom (bis)

La pauvre Madeleine regrettait amèrement ce moment d'oubli, qui avait failli lui coûter le bonheur éternel. Le reste de l'année s'écoula

donc sans trop d'inquiétude.

L'année et un jour écoulés, de bonne heure dans l'avant-midi, le diable se présenta sans cérémonie, en véritable conquérant, sûr de son fait, et somma Madeleine de lui dire son nom.

Madeleine commence par jouer l'étonnement ; semblant se consulter, elle dit au cornu : Votre nom, vous me surprenez, je n'y pensais pas, attendez donc, c'est peut-être Lucifer lui-même que j'ai devant moi. Non, reprend le diable, mais un de ses nombreux serviteurs. Belzébuth, sans doute, non ce n'est pas cela. Gripet. Non, dit le diable, dont la figure s'épanouissait en un rictus démesuré et infernal. Auroch. Non, non pas cela, le diable avance d'un pas en ricanant. Hurluberlu, dit Madeleine qui, comme on s'en aperçoit, avait emmagasiné une suite de noms grotesques et ridicules. Non, non, mille fois non ! et tu es à moi, s'écrie le diable, qui cette fois s'avance et veut s'emparer de Madeleine pour l'entraîner avec lui dans son royaume ténébreux. Mais Madeleine affolée s'écrie :

– Retire-toi, Brigolet de malheur ! retourne

seul avec tes semblables et essaie d'aller ailleurs chercher à faire des dupes, car moi je me repens, je suis guérie de mes défauts, de mes sottises colères, de ma paresse, que les autres diables t'emportent, Brigolet !

À ce nom de Brigolet lancé par Madeleine, sur le corps du diable passe un tremblement de rage, les traits de sa figure se convulsent, de tout son corps se dégagent une fumée et une senteur insupportables. Pivotant sur ses talons, il lance un cri de rage assourdissant ; Brigolet, dans sa fuite, enlève le chambranle de la porte et une partie du mur y attaché, laissant partout des traces de bois brûlé, calciné par son passage et son attouchement de maudit. Madeleine, à ce fracas, s'était évanouie... En arrivant à sa maison, le midi, Pierre fut fort étonné de voir ce dégât et très surpris de trouver sa femme évanouie. Quel malheur avait donc passé chez lui durant son absence ? Il s'empressa de donner les soins voulus à son épouse. Madeleine ouvrit les yeux et bientôt elle fut complètement remise de son évanouissement causé par la scène et la disparition effroyable du gripet.

Elle put alors raconter à Pierre l'épouvantable histoire du fileur de la forêt, et se jetant à genoux toute en larmes, elle implora le pardon de son mari ; la voix remplie de supplications, elle lui dit combien elle est punie de ses défauts de paresse, de colère et de bouderie ; comment elle sera sage à l'avenir, promettant surtout de ne plus avoir rien à faire avec les Brigolets infernaux qui rôdent sur la terre pour faire commettre des bêtises aux humains qui écoutent trop volontiers leurs mauvais penchants.

IV

Le petit homme rouge

« Un autre conte, dit Jean, celui-là n'est pas assez long. »

Et Tante Rose reprit tout aussitôt :

C'était, il y a bien longtemps, dans le pays de la Nouvelle-France, l'on commençait à jeter les fondations de petits villages primitifs, bien pauvres, et malgré la tâche ingrate du défrichement des grands bois, des premiers petits lopins de terre à ensemercer, malgré la crainte des sauvages habitants qui, sans cesse rôdaient aux alentours, toujours à l'affût de faire du mal, l'œuvre de l'établissement des magnifiques paroisses, qui, aujourd'hui échelonnent la rive Nord du grand fleuve Saint-Laurent, progressait avec un résultat assez satisfaisant.

Dans la vieille paroisse de Yamachiche, une des belles paroisses du Nord, les habitants se redisent encore aujourd'hui les durs labeurs livrés en ces lieux, par les premiers colons, l'on raconte les émotions ressenties au contact des grands bois silencieux, des murmures du vent les soirs d'automne dans les têtes des arbres, et les soirs d'hiver lorsque le vent mugit et que la poudrerie fait danser la neige, près d'un bon feu, à la veillée, souvent l'histoire du « Petit homme rouge » au pied de la petite montagne tout près de là, fait le sujet des conversations par les vieux de la famille assemblée. L'histoire du petit homme rouge ou l'antre du diable. D'aucun dans les premiers temps n'avait osé s'aventurer près de ce lieu durant le jour, encore moins la nuit, car les premiers qui en avaient fait la découverte, s'en étaient revenu terrifié, effrayé à la mort.

Ils avaient rapporté les cris lamentables, les plaintes sinistres entendus. Plus tard les plus braves, les moins crédules avaient poussé une pointe à l'entrée de l'antre, ils en étaient revenus, convaincus à leur tour qu'il y avait là quelque chose d'inferral, hors de compréhension.

Une autre fois, les plus robustes d'entre les jeunes, étaient allés avec intention de boucher l'entrée de cet antre maudit. Ils avaient roulé et entassé d'énormes billots et pièces de gros bois sur l'ouverture béante du souterrain, mais l'on constata avec surprise et effroi, le lendemain que billots et le reste avaient été soufflés comme des fétus de paille et gisaient éparpillés ici et là dans les champs y attenant. Il n'y avait plus de doute possible, c'était bien l'œuvre du méchant esprit. Bientôt l'incertain se changea en certitude.

Un jour, un des colons qui demeurait près de cet endroit redouté, était occupé à faire du labour d'automne, fut très surpris de voir soudain apparaître un tout petit homme rouge, qui tout en s'avançant vers lui, se tenait la tête penchée vers le sol, semblait occupé à chercher quelque chose. Tenant toujours cette position de chercheur, s'avançant lentement, s'attendait à d'être questionné ?

En effet, le colon comme cloué sur place, le regardant faire quelque temps, très intrigué de cette apparition soudaine et de ce manège

étrange, se décida enfin à l'interroger :

« Oh ! là vous ! avez-vous perdu quelque chose dans ce champ qui vous tient à tant chercher ! »

C'est ce qu'attendait le petit homme rouge, car il leva la tête, ricana et répondit :

« Je cherche à faire des sujets nouveaux, demain à pareille heure tu reviendras ici à ce même endroit et te ferai connaître tout ce que je veux de toi. Prends bien garde de me tromper, de ne pas venir, car malheur sur toi et à tous ceux de ta famille ! »

Sur ces derniers mots, le diable, car ça ne pouvait être que le diable, s'en retourna et alla disparaître dans la gueule de l'ancre du trou infernal.

Le brave colon laissa là son labeur commencé et s'en retourna à sa maison songeur, inquiet de ce qui venait d'arriver, surtout de ce qui pouvait survenir par la suite, la menace était évidente, et rempli de sombres pensées il entra chez lui et raconta à sa femme l'aventure du petit homme

rouge sans rien omettre.

La femme alarmée à ce récit, dit : « Tu n'iras pas à ce rendez-vous avec l'esprit du mal, car je craindrais qu'il ne t'arrive un malheur. »

« Je n'aurais pas dû interroger ce vilain, dit le colon, mais trop tard à présent, il faut me rendre à ce rendez-vous, ou sinon je craindrais les pires malheurs, non seulement pour moi-même, mais encore, sur ceux qui me sont chers. »

Après avoir discuté longuement, ne pouvant avoir l'avis du prêtre missionnaire absent de la place en ce moment, on décida finalement, que le père se rendrait au rendez-vous à l'heure désignée tenant dans ses bras son dernier-né.

« Prends ton enfant, lui avait dit son épouse, je suis convaincue qu'avec ce petit ange pur, cet emblème d'innocence dans tes bras, jamais l'esprit infernal n'aura aucun pouvoir de te faire du mal. »

Le lendemain à l'heure convenue, le colon se rend, tenant dans ses bras son dernier-né, à l'endroit redouté, tandis que sa femme se met en

prière, implorant le secours du ciel sur ces êtres chers et aimés.

Le diable ne se fit pas attendre longtemps, il apparaît tout à coup dans un tourbillon de fumée âcre, accompagné d'un grand bruit assourdissant. Il n'avait pas sans doute prévu la décision du père, car en l'apercevant avec son enfant dans ses bras, il fut secoué par un frisson de rage et ce fut par des imprécations accompagnées de menaces qu'il aborda le hardi colon et lui dit :

« Pourquoi as-tu apporté cet enfant ? Dépose-le par terre à tes pieds et te ferai connaître la réponse à ton interrogation d'hier, de ce que je cherche sur la terre. Fais ce que je te dis, abandonne cet enfant et tu y trouveras grand profit, car je peux te procurer de grandes richesses, du bien-être et du plaisir de jouir plutôt que de te condamner à peiner et souffrir toute ta vie durant. Oui, abandonne cet enfant à son sort dans ce champ et je te dirai tout le secret pour parvenir.

– Si c'est tout ce que tu as à me proposer, répondit dit le brave colon, rien à faire avec moi

aujourd'hui. Cet enfant que le bon Dieu m'a donné, je le garde et rien au monde ne pourra me séduire pour me le faire abandonner. C'est le plus grand bien que je désire, ni les richesses, ni le bien-être, les plaisirs ou les grandeurs ne peuvent m'influencer. »

Devant cette décision arrêtée du bon père à l'égard de son enfant, le diable fit à nouveau une scène de colère outrée et ce fut encore en proférant et redoublant ses menaces et ses imprécations qu'il pirouetta sur ses talons et s'en retourna dans son séjour de réprouvé.

Parvenu à la maison, toujours pressant son cher enfant dans ses bras, le brave colon s'empresse de raconter à sa femme ce qui venait d'avoir lieu. Ces honnêtes gens étaient de braves chrétiens, ils adressèrent de suite une fervente prière de reconnaissance et de remerciement à Dieu pour sa visible protection, ils s'empressèrent de raconter l'événement aux amis et connaissances, la nouvelle se répandit partout dans les villages environnants et tous à l'unisson les braves colons décidèrent d'avoir beaucoup

d'enfants, beaucoup de ces chers petits enfants roses, emblème de candeur et d'innocence, prière vivante et continuelle vers le ciel, pour ce protéger contre les embûches et l'entraînement au mal.

Point n'est besoin d'ajouter que cette promesse et cet engagement furent exécutés à la lettre, et que depuis ce temps les petits enfants ne manquèrent pas dans nos foyers Canadiens. Espérons qu'il en sera toujours ainsi.

À quelques années de là, un prêtre missionnaire s'étant arrêté à la demeure du brave colon, le même soir avait conféré le sacrement de baptême au dernier né, le douzième de la famille. Vers le milieu de la cérémonie l'on entendit au dehors le bruit d'une explosion formidable. La cérémonie du baptême terminée, l'on s'empressa de sortir de la maison, afin de s'enquérir de la raison de ce bruit étrange.

Là-bas, au pied de la petite montagne, dans la direction de l'ancre infernal, connu depuis sous le nom du « trou du diable » l'on vit une fumée noire frôlant la terre, se dirigeant vers le nord,

elle semblait être entraînée dans le remous du passage précipité de quelqu'un en fuite.

Le démon furieux, perdant courage devant l'arrivée de tant de beaux petits enfants chrétiens qui, tous les ans arrivaient chez ces honnêtes et braves colons du Nord, avait décidé d'aller faire œuvre malfaisante en d'autres lieux plus propices à ces idées de réprouvé.

Vers le « trou du diable » l'on ne voit plus des petits hommes rouges rôder près de là, mais encore de nos jours, on entend quelquefois les hurlements sinistres, des gémissements et des lamentations, échos lointains de l'esprit du mal qu'avait habité ce lieu et qui en fut chassé par l'arrivée et la force de l'invocation de nos tous petits enfants, prière vivante d'innocence et de pureté.

C'est bien cela, termina tante Rose : ce soir avant de vous coucher, faites une prière au petit Jésus qu'Il protège vos père et mère et par le fait même vous protégera contre les méchants petits diabolotins et les fera se tenir loin de vous tous.

« Encore un, hasarda timidement une petite

cousine.

– Non, c'est assez pour ce soir, mais vous reviendrez tous dimanche : c'est la fête à Jean, et je tâcherai de vous intéresser. »

V

Le diable et son violon

L'heure du rendez-vous de tante Rose pour le dimanche était arrivé. Toute la gente enfantine des réunions précédentes était réunie et suivait avec une fébrile impatience tous les mouvements de va et vient de tante Rose qui en ce moment était à ranger en ordre après le souper du soir.

Les membres de la famille avec quelques voisins étaient dans la grande salle à faire la partie de cartes.

Dehors, une petite pluie douce et rafraîchissante venait mettre un terme à la chaleur accablante qui avait régné sur le haut du jour.

Les petits enfants chuchotaient à demi haut toutes sortes de propos sur les contes déjà entendus et sur ce que pouvait leur conter de

nouveau tante Rose.

« Un conte de petit diable, disait l'un.

– Je n'aime pas le conte du sorcier », ajoutait un autre.

Tante Rose s'essuya les mains avec un grand tablier de ménage, alla le mettre en place, puis, prenant place dans un large fauteuil, les enfants l'entourèrent et le régal attendu commença.

« Mes petits enfants vous allez voir quand l'on prie bien le bon Dieu, qu'Il sait nous protéger contre les perversités du méchant esprit. »
Écoutez :

C'était une humble famille composée du père, de la mère et d'un jeune garçon de dix à onze ans. Le père cultivait une terre située à l'entrée du village, il était bon, travaillant, sobre, rempli de déférences et de respect pour son épouse. La mère aussi était bonne, dévotieuse, propre en sa demeure, empressé et prévenante envers son mari. Les deux étaient tout orgueil pour leur jeune garçon, qui, au physique, ressemblait plus au père, et possédait toutes les bonnes qualités

qui promettaient d'en faire un petit homme sage, au cœur noble et généreux.

Les deux avaient raison d'être fier de leur enfant, car il était beau comme un cœur, avec ses grands yeux bleus couleur d'azur, ses lèvres et ses joues rosées d'un sang jeune et vigoureux. Sur tous les traits de sa figure sereine régnait la tranquillité de l'âme en paix avec sa conscience, un petit air sérieux, émaillé de fins sourires ; le tout encadré dans une abondante chevelure blonde et ondulée, lui allait à ravir.

Qu'il était beau, surtout, lorsqu'en prière, il levait ses beaux yeux remplis d'amour vers le ciel, il donnait l'impression d'une figure de saint entrevu dans une extase.

Tous les matins, l'enfant allait servir la messe du curé de la paroisse.

Souvent le prêtre le retenait près de lui quand ses occupations le permettaient, lui donnait des leçons de lecture et de catéchisme. Le reste de la journée, il partageait son temps à garder les moutons, les oies ou au soin du jardin avec sa mère.

Le soir, souvent il jouait des airs pieux sur un violon, vieille relique du père, qui le tenait lui-même de son grand père.

* * *

Depuis quelque temps était arrivé au village un parent de l'enfant, un oncle, parti depuis des années et qui, en peu de temps avait donné une piètre idée de sa personne. Il avait parcouru mers et mondes avec de monstrueux forbans et il n'y avait pas d'acte de pirateries dont il n'avait pas été partie, il avait tout perdu dans ces pérégrinations, foi, honneur, fierté, et n'avait conservé que les desseins de faire le mal inspiré par les démons de l'enfer. Il eut bientôt fait de se faire connaître et par ses propos impurs et blasphématoires et dévoilé la laideur de son âme basse et perfide. Les habitants du village le fuyaient comme une peste contagieuse et les parents de l'enfant lui avait interdit l'entrée de leur maison.

Cependant, usurpant l'ordre signifié, il se rendait de temps à autres faire de courtes visites chez les seuls parents qu'il possédait et souvent, à la dérobée, il fixait ses yeux de forban sur l'enfant et semblait ruminer des desseins pervers et diaboliques. Tout dans les gestes et les agissements de l'enfant étaient trop beau dans l'âme qui s'élève pour ne pas irriter celle qui est descendue dans les derniers plis de la bassesse humaine.

Un soir, étant dans sa chambre, et qu'il cherchait à combiner des plans pour approcher et pervertir l'âme du jeune enfant, assoiffé de haine, il lève le poing dans la direction où demeuraient ses parents et s'écria : « Avec l'aide du démon de l'enfer, je ferai de cet enfant un homme intrépide et audacieux, je l'enlèverai d'ici, loin de la tutelle du prêtre et de parents bigots et serviles ! »

* * *

À peine a-t-il proféré ces menaces insensées,

que la porte s'ouvre avec fracas, poussée par une bouffée d'air chaud et puant. Un petit personnage grotesque y fait son apparition. Tout est étrange dans cet être repoussant de laideur, son corps fait en ballon repose sur deux pattes fines et courtes qui finissent en serres d'oiseaux de proie ; des bras et une tête hideuse est reliée au corps par un fil, sur cette tête deux petites pointes en corne encadre une houppe ébouriffée, toute la figure grimace et ricane sinistrement. Eh ! dit-il :

« Je suis le prince Sacripant

Je fais la grêle et le vent,

La pluie, les éclairs et le tonnerre

M'accompagnent sur la terre ! »

C'était vrai qu'il pleuvait dehors : la pluie, les éclairs et le tonnerre faisaient un tintamarre infernal. L'oncle avait tressailli à cette apparition fantastique, mais il se remit bientôt et apostrophe l'intrus dans une suite de blasphèmes et d'imprécations épouvantables :

« Que me veux-tu ? » dit-il.

Le démon ricana :

« Ah ! je te reconnais bien ! Tu es le forban féroce et cruel que j'ai vu à l'œuvre ; tes tueries et les exploits sanguinaires sont connus par toute l'engeance qui habite les ténèbres infernales. Tous, nous sommes contents de toi, et lorsque, tout à l'heure, tu as exprimé le désir d'avoir notre secours pour que ton petit neveu devienne un jour l'un des nôtres, le premier, je me suis offert pour venir t'apporter les conseils et l'aide voulu dans l'accomplissement de ton désir. Car ce n'est pas tâche facile ! car ton petit neveu est toute pureté et de ses lèvres enfantines voltigent les prières qui plaisent au grand Dieu des chrétiens et à sa mère Marie.

– Que doit-on faire ? dit l'oncle, imitant le rictus remarqué sur la figure de Satan.

– J'ai mon idée. J'ai remarqué les talents de l'enfant pour l'art musical, donne-moi l'argent nécessaire pour lui procurer un violon ; avec cet instrument renommé, qui soulève les gens dans des fariboles dansantes, je pourrai avec le temps

entraîner le jeune homme à prendre part aux veillées de nuit, toutes de plaisirs et de perditions. Si dans trois jours, je réussis à le faire jouer, j'aurai gagné la partie et le temps fera le reste. »

* * *

Le lendemain, l'oncle partit en ville pour acheter un violon qu'il choisit dans ce qu'il y avait de mieux. Comme la ville était à une assez longue distance, il fallut trois jours à l'oncle pour faire le trajet aller et retour. Le soir, le diable fit son apparition, comme la première fois, dans un coup de vent et par les mêmes paroles :

*« Je suis le prince Sacripant
Je fais la grêle et le vent,
La pluie, les éclairs et le tonnerre
M'accompagnent sur la terre ! »*

L'oncle lui répondit d'un ton bourru et avec

des imprécations :

« Tiens ! voici le violon demandé qui me coûte les yeux de la tête ! Tâche de réussir au plus tôt possible. »

Le diable fit promettre à l'oncle qu'il ne se montrerait pas en public tant qu'il n'aurait pas eu d'autres nouvelles, et s'emparant du violon, il disparut dans une bouffée de fumée noire.

Le lendemain matin, à bonne heure, le diable sous la figure de l'oncle, le violon sous le bras, se présenta chez les parents de l'enfant. Le père et la mère étaient occupés au jardin, l'occasion était propice et le diable enfila dans la chambre à coucher où l'enfant, s'éveillant en ce moment, ouvrait les yeux. Grande fut sa surprise en voyant cet être qu'il croyait être son oncle près de lui.

* * *

« Bonjour petit ! je t'emporte, ce matin, un beau petit bijou de violon. Dépêche-toi de te lever pour venir l'essayer ? »

L'enfant regarda son oncle avec défiance, averti qu'il était par ses parents. Il répondit :

« Mon oncle, veuillez passer m'attendre dans la grande chambre en avant. Je vais faire ma prière du matin et j'irai vous rejoindre. »

Le diable en entendant parler de prière, pensa qu'il serait préférable pour lui de sortir de cette maison et d'attendre la sortie de l'enfant. Il alla donc se tapir dans une « talle » d'aulnes, non loin de la demeure.

L'enfant s'habilla, fit une longue prière, alla déjeuner sans oublier de réciter son bénédicité et ses grâces, puis se rendit à l'église servir la messe. C'était une messe de mariage qui prit un peu plus de temps et finalement le curé emmena l'enfant au presbytère pour lui donner ses leçons de lecture et de catéchisme, de sorte que le reste de l'avant-midi y passa tout entier. Lorsque le diable qui avait guetté l'occasion de revoir l'enfant le vit revenir, il s'empressa d'aller à sa rencontre et d'un air engageant lui présente le violon et lui demande de jouer un air. À ce moment, la cloche de l'église se met à sonner

l'angélus. À l'instant, l'enfant enleva son chapeau, joint les mains et baissant les yeux vers la terre, il commence à adresser à Marie, Mère de Dieu, les belles invocations connues.

Le diable, voyant l'enfant prier, saisit son violon avec frénésie et s'enfuit à toute jambe vers le bois le plus rapproché. Là il se roula par terre, de rage, d'avoir été joué par un tout jeune enfant qui ne faisait que prier à tout propos.

* * *

Fourbu par la guigne qui s'était acharnée à contrecarrer ses desseins, le diable résolut de se reprendre le lendemain, mais seulement durant l'après-midi, vu que tout l'avant-midi l'enfant employait son temps au travail et à la prière.

Donc, le lendemain, vers les deux heures, il s'emmena chez les parents de l'enfant. Il prit autant que possible un air avenant, cherchant à dissimuler son état d'âme toute de rage. Comme la veille, les parents étaient occupés au jardin. Il

s'avance et présente son violon à l'enfant, le priant de lui jouer un morceau, des plus gais. Mais voilà que les cloches de l'église se mettent à sonner et l'enfant regarde dehors : c'est une voiture qui passe, on porte un enfant à l'église pour le faire baptiser.

« Pardonnez, mon oncle ! il faut que j'aille à l'église voir si monsieur le curé requière mes services. »

L'enfant parti, le diable alla se blottir dans la talle d'aulnes, près de la maison, maugréant et pestant ; il attendit le retour de celui-ci. Bientôt l'enfant revint et le diable sortant de sa cachette, lui présente le violon avec force cajoleries empressées. L'enfant prend le violon et commence un air de cantique, mais le diable l'arrête de suite et dit :

« Non, pas cela, joue mais quelque chose de gaie, de soulevant.

– Impossible, répond le jeune garçon, ayant communié ce matin, je ne peux qu'élever mon âme vers Dieu par des prières et des chants pieux. »

Devant cet aveu et la ferme décision de l'enfant, le diable frémit de colère, prit son violon et s'enfuit.

* * *

Le lendemain, dans l'après-midi, le diable se présente de nouveau à la demeure de l'enfant, comme les jours précédents. Les parents étaient occupés au dehors et l'enfant était seul à la maison, repassant les leçons de lecture données par le curé.

Le diable, prenant ses airs les plus engageants, s'approche et dit :

« Tiens petit ! voilà trois jours que je veux te donner ce violon ! Joue-moi un air gai, soulevant et il est à toi. »

Le jeune garçon prend le violon et s'apprête à jouer, mais il était écrit que le diable n'aurait pas encore de satisfaction ce jour-là, car à peine l'enfant avait-il mis la main sur l'instrument maléfique que le tintement d'une petite clochette

se fait entendre au dehors et presque aussitôt la porte s'ouvre, les parents entrent et le père sans faire beaucoup attention au prétendu parent dit à l'enfant :

« Sortons, allons nous mettre à genoux sur le pas de la porte : c'est le bon Dieu qui passe. On porte le saint viatique à un mourant dans le bas du rang ! »

Le diable n'était pas prêt à se rendre à cette invitation et prévoyant une scène après le passage du prêtre portant force et espérance au malheureux malade, il sortit précipitamment par la porte de derrière, oubliant d'apporter son violon. Le père lui jeta un regard de mépris et crut à cet instant apercevoir dans les yeux de ce dernier des tisons roulants dans le feu. Il s'empressa néanmoins sur le passage du prêtre qui, à cet instant, étend sa divine protection à ceux qui savent le prier dévotement.

Le diable, découragé cette fois, ne devait plus revenir.

Assez tard, le même soir, le diable devait faire face à une scène de faquin. Arrivant chez l'oncle, il s'introduit avec sa phrase ordinaire et la voix très peu rassurée :

*« Je suis le prince Sacripant
Je fais la grêle et le vent,
La pluie, les éclairs et le tonnerre
M'accompagnent sur la terre ! »*

« Te voilà revenu ? » dit l'oncle d'un air hébété. Car depuis la première entrevue et selon la promesse donnée de ne pas se montrer, l'oncle était resté dans sa chambre et s'était mis à boire des liqueurs enivrantes qui lui mettaient la tête en feu. « C'est chanceux, quelle nouvelle ? »

Le diable alors lui raconte son peu de réussite auprès de l'enfant et la faillite dans la tâche entreprise.

« Ah ! tu n'as pas réussi, vociféra l'oncle en vomissant des imprécations, irrité, agité qu'il était par l'abus des boissons alcooliques. « Eh ! mon argent que j'ai dépensé pour mon voyage et le violon ! Attends ! » Et s'emparant d'une canne plombée, il se jette sur le diable et frappe à coups redoublés. Celui-ci cherche à se défendre du mieux qu'il peut. Il y eut prise de corps terrible et lorsqu'ils se dégagèrent, le diable s'enfuit avec une petite pointe de corne enfoncée dans la tête, sa houppie à demie arrachée et en plus il lui manquait deux griffes aux pattes de devant.

L'oncle se releva avec un œil au beurre noir et une éraflure dans le creux de l'estomac qui le brûlait d'un feu comme en éprouvent les damnés. Il mourut peu de temps après, dans de terribles souffrances, causées par ce feu dévorant.

Quand à l'enfant, orgueil de ses parents, beau comme un cœur, avec ses grands yeux bleus et sa chevelure blonde ondulée, il continua à cultiver les belles qualités de respect et d'amour pour ses parents, d'empressement à se mettre au service de l'église, à prier toujours et partout : suprême

moyen d'éloigner le démon et les hommes tarés qui lui ressemblent. Pour le violon oublié, il le relégua dans un coin obscur ; chaque fois qu'il avait voulu jouer un cantique ou une prière chantée, les derniers sons finissaient toujours comme dans un air de lamentations, écho malin de son attouchement par l'esprit du mal.

VI

Patira

Mes chers petits enfants, pour vous prouver jusqu'à quel point le démon ou les mauvais anges rendent les hommes méchants lorsqu'ils les tiennent dans les ténèbres de l'ignorance et contrôlent leur volonté, je vais vous raconter une petite histoire, bien triste, qui vous démontrera de toute évidence la méchanceté des mauvais esprits.

Un jour, la nouvelle s'était vite répandue dans le petit village de Y... que le matin, à bonne heure, on avait trouvé inanimé, sur les marches de la petite chapelle, le corps de Patira, qui vraisemblablement avait été assommé par une pierre lancée par un inconnu.

La nouvelle avait produit une certaine

sensation, parmi les habitants, le plus grand nombre disaient que le pauvre enfant avait assez longtemps souffert et que le bon Dieu venait de mettre un terme aux souffrances qu'il avait endurées pendant les quelques années qu'il avait passées sur la terre.

En effet, c'était une bien triste et lamentable histoire que celle de Patira. L'enfant avait été enlevé à l'affection de ses parents à l'âge de cinq à six ans par une bande de sauvages qui l'avait entraîné avec eux dans la forêt, puis confié au grand sorcier de la tribu.

Un an avant le rapt, la tribu avait eu la visite d'un missionnaire qui avait commencé à prêcher l'Évangile à ces pauvres déshérités de la vérité et le grand sorcier, craignant de perdre son prestige, avait juré une haine farouche et sans pitié à la robe noire et à tous les visages pâles qu'il devait rencontrer par la suite, de sorte que, lorsque le petit Canadien lui fut confié, il s'ingénia à inventer toutes les cruautés imaginables pour le faire souffrir.

Durant les quelques années qui s'écoulèrent, le

missionnaire était retourné en différent temps visiter les sauvages et après chaque visite, le grand sorcier avait toujours quelques nouveaux supplices à faire subir au pauvre enfant.

La dernière visite du missionnaire avait été remarquable par la conversion de plusieurs sauvages. La haine du sorcier redoubla d'intensité et c'est sur la pauvre petite victime qu'il déversa sa rage infernale.

Pour comble de malheur, une maladie nouvelle s'était déclarée parmi les sauvages de la tribu. Le sorcier l'attribua au passage du missionnaire et mit cette raison à profit pour martyriser le petit Canadien de plus bel. Il commença par lui infliger le supplice de la flagellation, le plus souvent il allait l'attacher à un arbre, les bras en croix, demi nu, l'exposant à l'ardeur d'un soleil brûlant en lui disant :

« Ton grand manitou est mort en croix pour racheter le monde, toi comme son enfant, tu pourrais bien souffrir tout cela pour apaiser sa colère qui fait mourir un grand nombre de pauvres sauvages qui ne le connaissent pas. »

Le lendemain ou surlendemain selon les forces de l'enfant, il recommençait.

Souvent aussi, profitant d'un orage de pluie et de tonnerre ou que le vent soufflait en tempête produisant du bruit, peut-être pour amoindrir l'effet des cris de l'enfant ou impressionner ou rendre craintifs ceux de la tribu, il appliquait à celui-ci d'autres genres de supplices atroces.

Quelquefois il lui enfonçait des petites épines dans la tête, lui piquait avec des bois effilés les mains et les pieds pour en faire jaillir le sang, et lui infligeait le supplice des broches rougies au feu.

Enfin les souffrances avaient été telles que, le pauvre petit martyr en avait perdu la raison.

Il errait les yeux hagards, dans les grands bois, il s'en allait – faible et sans volonté – regardant autour de lui, craignant d'être repris par le monstrueux sorcier qui le faisait souffrir. Souvent on le trouvait adossé à un arbre les bras tendus en forme de croix, et il demeurait dans cette position des heures entières. C'est alors qu'il aurait fait verser des larmes de pitié à ceux qui auraient pu

le voir, étendu, immobile, la figure pâle, amaigrie, vieillie avant l'âge, remplie de rides hideux, reliques des privations et des souffrances endurées : il n'était plus qu'une loque, ruine lamentable.

Un jour, un parti de trappeurs traversa ce pays et passa la nuit avec les sauvages. Ils virent le pauvre Patira, qu'ils reconnurent pour un petit Canadien. Le lendemain matin au petit jour ils avaient disparu emmenant l'enfant avec eux. Ils le conduisirent jusqu'au village de Y... et le remirent entre les mains des braves habitants de l'endroit qui le logèrent et le nourrirent jusqu'à sa mort.

On ne sut jamais le nom du pauvre déshérité, mais apercevant les nombreuses marques de brutalités dont son corps était parsemé, les vilaines cicatrices dont sa figure, ses mains et ses pieds étaient marqués, ils lui donnèrent le nom de Patira.

Malgré les soins empressés dont il était l'objet de la part des habitants, l'enfant avait conservé la manie d'errer dans les bois et souvent on le

surprenait le corps adossé à un arbre, les bras en croix, semblant réciter une prière de supplication.

On supposa que surpris dans cette position en pleine nuit, à la porte de la petite chapelle, un passant effrayé lui avait lancé une pierre. L'enfant frappé à mort s'était affaissé sans proférer une plainte.

C'est là qu'on l'avait trouvé le matin, la pierre meurtrière à ses côtés.

Dans la journée, sans doute, d'après les données de la Providence, arriva dans le village de Y... le vieux missionnaire accompagné d'un sauvage converti de la tribu du méchant sorcier.

Le sauvage raconta aux habitants terrifiés l'enlèvement et les horribles souffrances endurées par l'enfant innocent.

Il raconta aussi la fin horrible du sorcier, qui était mort à quelques jours de là, miné par une maladie étrange, causée par l'abus des liqueurs enivrantes connues par eux sous le nom de « l'eau de feu », se tordant dans d'atroces douleurs, vociférant qu'il brûlait dans le feu des

damnés.

Le dimanche, dans son sermon, le missionnaire prit occasion de parler de Patira, le jeune martyrisé.

« Non seulement, dit-il, Dieu voit d'un œil favorable les prêtres missionnaires qui meurent en prêchant son Évangile aux infidèles, comme cela est arrivé au Canada, mais la palme du martyre est encore dévolue à tous ceux qui meurent, jeunes ou vieux, par le fait de porter le nom chrétien. »

Il ajouta comme dans une vision prophétique :

« La jeune nation canadienne-française aura à souffrir épreuves et persécutions pour le saint nom de Dieu, non seulement par des ennemis du dehors, mais dans un temps assez rapproché, des hommes de son sang à la parole et aux gestes éloquents lui lanceront des pierres pour l'atteindre dans son âme et affaiblir petit à petit la foi et l'amour qu'elle porte au nom du Dieu des armées du beau et du bien. »

Sur la fosse de Patira, on planta une petite

croix avec cette inscription : « Mort pour le nom chrétien. »

Longtemps dans le village de Y... on parla de l'enfant martyrisé par la méchanceté des hommes tenus dans les serres de l'esprit du mal.

VII

L'araignée

Tout le temps qu'avait duré la narration un silence parfait avait régné parmi le groupe d'enfants, seulement on pouvait lire les impressions diverses qui se lisaient sur ces petits fronts qui se fronçaient ou imprimaient des signes de colère aux récits des souffrances du petit Canadien.

Sur la figure se reflétait le ressentiment éprouvé dans le cœur et l'âme d'un chacun.

« Qu'il était donc méchant, le grand sorcier, remarqua une petite cousine ; c'est heureux qu'il soit mort, il ne fera plus souffrir de petits enfants. »

Jean, lui, était monté debout sur sa chaise et criait :

« Si j'avais été là ! Je l'aurais bâtonné avec un gourdin ! »

Le plus jeune, le petit orphelin du voisinage, reportait ses regards de la pendule à tante Rose et malgré les marques de frayeur peintes sur sa figure, ne paraissait pas pressé de s'en retourner chez lui et semblait dire : « Tante Rose continuez, encore, encore ! »

Tante Rose pour atténuer l'effet produit par la triste histoire de Patira et faire diversion, ramener la tranquillité dans le cœur des petits, se mit à sourire et reprit :

* * *

C'était une fois une araignée toute jeune et belle sur ses pattes longues et fines, qui après avoir erré quelque temps, était parvenue à s'introduire dans une maison d'assez bonne apparence.

Rendue dans la place, vite elle chercha un coin où elle pourrait se filer une toile pour y vivre

dans la quiétude et la tranquillité.

Ce ne fut pas long : bientôt la tente fut dressée avec son entrée en forme d'entonnoir dans une des plus belles chambres de la maison et l'araignée qui a travaillé fort pour la réussite de sa nouvelle demeure, s'enfonce au fond de ce nouveau gîte pour goûter un premier repos bien mérité.

L'araignée était toute joyeuse et satisfaite de son beau travail.

* * *

Le lendemain matin, l'araignée se réveille et après s'être étirée pour dégourdir ses longues pattes fines, décida de sortir, admirer son œuvre de la veille. Elle ne fut pas peu surprise en sortant de voir ci et là des mouches qui s'étaient laissé prendre dans la toile tendue.

« Ah ! ah ! se dit l'araignée, on m'avait assuré que la mouche était toute finesse : mais en voici quelques-unes qui font bien triste figure : cela va

faire mon affaire, j'en ai pour me nourrir toute une semaine, c'est chanceux : ces mouches renommées si fines, si intelligentes viennent d'elles-mêmes se livrer pour aider à ma subsistance. Me voilà avec une demeure et de quoi me faire vivre en abondance. »

Et l'araignée était toute joyeuse et satisfaite de ce qui lui arrivait.

* * *

L'araignée mangea une mouche, puis alla se reposer. Ce ne fut pas long car elle était travaillante et revint bientôt se filer une corde pour descendre et se promener dans la place. Comme elle commençait à filer sa corde, elle s'arrêta tout à coup, saisie d'une peur terrible : un bruit épouvantable se faisait entendre au-dessous d'elle. Vite elle remonte et va s'enfoncer toute tremblante d'effroi dans sa petite cachette. C'était le chat de la maison qui venait d'attraper une petite souris qui était la cause de tant de tapage.

Puis n'entendant plus rien, curieuse, elle se hasarde voir qui avait pu produire ce fracas. Elle aperçoit le chat dans un coin qui achève de manger la petite souris. Ah ! ah ! dit-elle, voilà qui va me procurer du divertissement.

Et l'araignée est toujours de plus en plus joyeuse et satisfaite.

* * *

Pour deux jours l'araignée vécut heureuse, jouissant du fruit de son travail et de sa vigilance. C'était un samedi matin, après avoir mangé sa mouche, elle était retournée se reposer dans sa cachette.

L'araignée était inquiète et remplie de crainte.

Depuis le matin de toutes les parties de la maison s'était fait entendre un bruit qui semblait se rapprocher de plus en plus de la pièce où elle habitait. Tout à coup l'araignée frémit de peur, la porte de la chambre venait de s'ouvrir avec fracas, une femme avec tablier et bonnet blanc,

faisait son entrée tenant dans sa main balai et plumeau. Elle se met à balayer la place, ranger les meubles, puis prenant son plumeau se mit à épousseter les murs de la chambre. L'araignée blottie dans sa cachette, toute craintive et tremblante n'ose se montrer.

Tout à coup, vlan, d'un coup de plumeau toile et araignée avaient été emportés comme une poussière. La toile resta collé au plumeau, mais l'araignée était tombée par terre. Un peu étourdie, elle veut se sauver bien vite sur ses longues pattes fines, bang, et ce fut la noirceur, la femme de la maison, venait avec son pied de l'écraser à mort. De la vaillante et active araignée, plus rien qu'une petite tache de boue grise.

La vie de l'araignée, c'est la vie d'un chacun.

« L'on travaille ardemment

« L'on jouit peu de temps,

« Puis arrive un coup de vent,

« Tout s'écroule dans un instant. »

Tante Rose avait terminé son petit récit, mais la curiosité des enfants était éveillée et demandait des explications.

« Comment l'araignée peut-elle filer d'aussi belle toile ? » demande une petite voix sortant du groupe.

Jean dit :

« J'ai vu une toile d'araignée dans un jardin, elle pendait attachée à un gros fil à une branche d'un pommier, un autre fil semblable retenu du pommier à un poteau traversait la toile en plein centre de droite à gauche, deux fois j'ai brisé la toile, le lendemain je retournais voir, une autre toile remplaçait la première.

– Oui, mes enfants, dit tante Rose ! il faut admirer le travail incessant de la petite araignée, qui produit par elle-même la matière pour se faire un asile, il faut encore prendre exemple sur l'araignée pour son courage et sa persistance, car sa toile vient-elle à se briser elle recommence, cinq fois, dix fois et plus pour refaire sa toile

endommagé par le vent ou la main d'un petit homme prêt à bâtonner les méchants sorciers mais ne pense pas mal faire en brisant la toile d'une petite araignée sans défense. »

Tous les regards se fixèrent sur Jean qui rougissait mais ne souffla mot.

« C'est assez pour ce soir, conclut tante Rose, tâchez de bien reposer cette nuit et demain vous penserez à l'araignée, pour être plus tard, comme elle, travaillants et remplis de courage ; ce sont avec ces qualités que vous filerez la toile de satisfaction qui rend le cœur heureux. Bonsoir et espérons qu'on pourra se rencontrer bientôt.

– Bonsoir, bonsoir, tante Rose ! » dirent les enfants regrettant d'être obligé de se retirer.

VIII

Conte vrai

De nouveau il y avait bruyante réjouissance chez les jeunes amis de Jean. La mère de ce dernier était de retour du Canada et sur le bon rapport que tante Rose avait fait sur la sagesse et l'obéissance de Jean, celui-ci avait obtenu après demande, qu'il y aurait une autre veillée de contes.

Tante Rose sans trop se faire prier s'était rendue à ce plaisir enfantin, et le soir, pas un seul ami de Jean ne manquait au rendez-vous.

Ils étaient là, attendant le régal et émettaient chacun à sa manière les émotions éprouvées aux récits racontés par tante Rose aux veillées précédentes.

« Moi ! disait le jeune orphelin, il me semble

toujours que le méchant sorcier vient me chercher. »

Jean lui, occupait le milieu de la chambre et gesticulait des bravades plus ou moins tapageuses :

« L'autre nuit j'ai rêvé que le diable venait à ma rencontre, je m'emparai d'une hache, je courus après, et le diable s'est sauvé comme un peureux qu'il est.

– C'est curieux, disait une autre fillette, comme le diable est toujours partout. »

Tante Rose arrivait juste à cet instant, elle sourit et dit :

« Oui, mes petits enfants, le diable est partout et cherche toujours à faire faire le mal aux petits et aux grands enfin de les entraîner à souffrir avec lui dans le feu de l'enfer. Il faut toujours prier comme le bon petit garçon dont je vous ai parlé l'autre jour. »

Et tante Rose commença :

Mes petits enfants, je vais vous conter une petite histoire grise, comme vous aurez

l'occasion d'en raconter, lorsque vous serez grands, histoire triste comme il y en a eues et qu'il y en aura toujours, ou chacun dans la vie prend large part sans toutefois en faire demande.

C'était une fois un petit vieillard, un peu courbaturé par l'âge, s'en allant marchant appuyé sur une canne de bois vrillé et noueux, malgré ses pas assurés, laissant voir que ses jambes étaient assez bonnes pour supporter son corps frêle et léger.

Son âge, ses parents ne pourraient le donner et lui-même aurait été en peine de dire le nombre d'années qu'il avait vécues sur la terre. L'on chuchotait qu'il dépassait les quatre-vingts ans.

C'était l'âge où souvent l'on n'aime que médiocrement la compagnie de gens âgés, hormis que se soit des personnes que l'on a connues dans son jeune temps pour se remémorer les souvenirs du passé.

À cet âge, souvent, l'on aime même mieux s'entretenir avec de tout jeunes enfants, car c'est le retour des gestes inoffensifs et innocents, l'âge où les souvenirs d'enfance reviennent réintégrer

ou repeupler le cerveau déserté pour le temps de l'âge virile, débordant le surplus de ses capacités vers les plaisirs raisonnés ou mondains, mais cela aussi n'a qu'un temps, et bientôt les premiers souvenirs reviennent pour y demeurer jusqu'à la fin que doit emporter le dernier souffle de la vie.

C'était depuis peu que la famille du petit vieux était arrivée au village. L'air grave de ce dernier, ces propos remplis de sages avis, toujours de haute moralité et de bon ton, lui avaient vite fait gagner l'estime et la considération des gens des voisinages.

Tous les matins le vieillard sortait faire le pas sur la rue, rencontrait-il un homme âgé, il s'arrêtait, regardait passer puis continuait son petit bout de chemin. Il se rendait d'ordinaire à la quatrième maison de chez lui, là il s'arrêtait pour y trouver, occupé à s'amuser, un petit bonhomme de six à sept ans, aux yeux clairs et vifs, à l'air crâne et rieur et ne manquait pas de lui adresser la parole : les réponses sensées de l'enfant l'amusaient et lui procuraient un passe-temps très agréable.

Un jour que l'enfant jouait dans sa cour, par un faux mouvement, il imprime à sa balle une mauvaise direction, celle-ci s'en alla rouler dans la rue ; vite l'enfant s'empresse d'aller la quérir, le vieillard survenant en ce moment l'arrête et veut lui parler : le petit garçon commence à répondre d'aplomb à ces questions, mais à mesure que l'entretien se prolonge il semble ennuyé.

Tout à coup, prenant une décision, il brusque l'entretien et dit au vieillard :

« Voulez-vous voir un crapaud qui boite ? »

Le vieillard pris au dépourvu par l'étrange proposition de l'enfant, fixe celui-ci avec des yeux remplis de surprise et dit :

« Un crapaud qui boite, dis-tu, où donc as-tu vu cela, mon petit ?

– Ici, tout près, derrière la maison, hier je lui ai attaché une patte bien serré avec une corde et ce matin je l'ai retrouvé, il boitait. »

À ces paroles la figure du vieillard prit une teinte de tristesse et de sa voix tremblotante il

reprit :

« Mon petit, ne joue pas avec le venin empoisonné du malheur : va vite défaire l'attache et jette bien loin de toi cette saleté ! car il ne faut pas jouer avec l'engeance qui attire les pires malheurs. »

Sur ces derniers mots, le vieillard se retire, mais de ces lèvres tremblantes semblent sortir un murmure comme une prière de commisération et de pitié ; sur sa figure se lit l'angoisse et l'effroi d'un événement tragique, un pressentiment d'un malheur inévitable.

Le vieillard avait-il raison de redouter un malheur ? Pourquoi s'empressait-il de s'éloigner de ce lieu, poursuivi d'une vision lamentable, en proférant des mots incompréhensibles ? On le sut plus tard et coïncidence curieuse, étrange, voici ce qui arriva le lendemain de cette rencontre.

Toute la nuit, le ciel avait déversé une pluie chaude et abondante, l'air avait été suffocant de chaleur, mais sur le matin, la pluie ayant cessé, le vent était venu mettre son brin et apporter une brise rafraîchissante pleine de soulagements. Le

temps avait tourné au beau, le soleil s'était levé radieux et gai, chassant les tristesses éprouvées par plusieurs durant la journée.

Comme d'habitude, bientôt le petit vieux fit son apparition dans la rue et se dirigea à pas lents et mesurés, vers la demeure de son petit ami. Rendu vis-à-vis la maison, tout à coup il s'arrête, cloué sur place, saisi par la stupeur : de la maison d'en face venait de se faire entendre un bruit sourd et mat, la porte s'ouvrit violemment et en même temps se faisait entendre un cri perçant, cri d'enfant rempli d'angoisse et d'effroi, appel au secours de la gardienne maternelle : Maman ! Maman !

L'enfant, l'aîné de la famille, passa comme un coup de vent, se dirigeant vers une maison du voisinage où devait être la mère absente du logis. De la fenêtre et de la porte entrouvertes, sortaient en jets continus d'épais nuages de fumées et de poussières grises.

Avec l'empressement que lui permettait son âge le vieillard se dirigea vers la demeure, il va pour entrer, mais s'arrête sur le seuil de la porte,

terrifié par le triste spectacle de désolation qui frappe sa vue troublée. Une poussière âcre mêlée de vapeur l'empoigna à la gorge. Le plafond de crépi tout entier venait de s'effondrer dans la place écrasant et renversant tout sous son poids ; sur la table brisée, gisaient vaisselle, beurre, confiture, dans un méli-mélo indescriptible. Sur le poêle, chaudrons, casseroles, mis sur le feu pour la cuisson des aliments, sont renversés et le bouillon, sur le feu, causait cette vapeur dont il est parlé plus haut.

Tout à coup le vieillard a tressailli d'horreur : ses yeux qui cherchent à percer la demi-obscurité qui règne dans la cuisine, viennent d'apercevoir le jeune garçon, son ami de tous les jours. Il est là, gisant à demi courbé sur un lavoir, la tête noyé dans un bassin rempli d'eau, sur la tête un énorme morceau de crépi lui avait creusé une entaille profonde d'où le sang s'échappait abondamment. Il est là, incliné, sans mouvement, inconscient, se noyant petit à petit dans ce bassin rempli jusqu'au bord d'eau perfide. À ce spectacle navrant le petit vieillard va-t-il faiblir ? Non ! il décuple ses forces et il s'élançe au

secours du petit. Empoignant l'enfant il le traîne au grand air et vient le déposer sur la galerie. D'une main fébrile, il roule le petit corps pour lui faire rendre l'eau qu'il a bue dans le bassin et, avec un grand mouchoir, il étanche le sang qui coule d'une large blessure à la tête.

En ce moment la mère arrive, toute émue et elle envoie l'aîné quérir le médecin et lui donne les premiers soins que requiert son état lamentable.

Le médecin pansa la plaie et fit transporter l'enfant dans son lit où il semblait reposer confortablement.

Le petit vieux s'en alla chez lui, emportant dans le coin de l'œil une grosse larme, affecté qu'il était par l'événement tragique survenu à son petit ami. Tous les jours il se rendait voir ce dernier qu'il trouvait alternativement souffrant ou mieux, sa blessure à la tête le faisait souffrir. Souvent il n'était pas sans inquiéter ses parents.

Un jour l'enfant semblait jouir d'un mieux sensible, il dit au vieillard qui venait d'entrer : « C'est la faute au crapaud empoisonneur si ce

malheur m'est arrivée. » À ces mots le vieillard tressaillit et la mère voulut se faire expliquer le sens des paroles de l'enfant malade.

Le vieillard rapporta à la mère les paroles échangées avec l'enfant quelques jours auparavant, qu'il avait simplement voulu inculquer à ce dernier une idée de répulsion envers les animaux rampants :

« Vous saurez, dit-il, que tout animal rampant se nourrit d'un suc empoisonné produit de l'émanation de l'air putride de la terre en fermentation. »

Le vieillard, sans doute, ne voulait pas émettre toute sa pensée sur le sujet. Il prit son chapeau et s'éloigna à petits pas nerveux semblant suivre le fil d'une idée qui l'obsédait ; il murmurait à demi-voix des phrases comme celles-ci : « Tout ce qui rampe sur la terre, animaux ou gens, porte en lui le germe empoisonné de la répulsion, de la vilenie, mensonge et malheur, sinon pour le corps toujours pour l'âme qu'il détient dans son état avilissant, hideux et repoussant. »

Neuf jours après l'événement tragique, dans la nuit, le petit malade s'était plaint lamentablement ; le matin, on envoya chercher le prêtre et le médecin qui ne purent que constater l'inévitable. L'on n'avait pu cicatriser la plaie. La fièvre purulente gagnant le cerveau avait causé la mort de l'enfant en quelques instants.

Aux funérailles du petit, l'on avait remarqué le vieillard qui cette fois ployait sous le poids du chagrin éprouvé.

Longtemps après, le petit vieux dirigeait ses pas du côté du cimetière où reposait l'enfant qu'il avait adopté dans son cœur, son petit ami de quelques jours d'autant plus aimé parce qu'il avait été témoin des souffrances et de la triste fin prématurée de cette petite fleur brisée en pleine floraison printanière. Il ne pouvait resté indifférent devant la douleur des parents sur la perte de l'enfant chéri, que le cruel destin venait d'enlever à leur affection.

Tante Rose s'arrêta, mais les enfants s'écrièrent en chœur : « Tante ! Un conte du petit

diabie, qui se fait jouer un tour, c'est moins triste. »

Tante Rose reprit de suite :

IX

La tuque percée

Jacques Rusot était un homme dans les cinquante ans. Il avait jadis possédé une certaine richesse en terres, en troupeaux de bêtes à cornes et surtout en pièces d'argent. Il avait été renommé pour sa très grande habileté à faire des marchés fructueux ; lorsqu'il se rendait sur le marché avec ses troupeaux d'animaux gras, il en revenait toujours satisfait avec son gousset bien rempli de pièces sonnantes d'or et d'argent.

Au moment où commence cette histoire, tout était changé dans la vie de Jacques Rusot qui venait d'éprouver malheurs sur malheurs. Comme Job des récits bibliques, il en était réduit à la misère noire, au dernier dénuement. Sa détresse était pénible à voir.

Tard l'automne, lorsque toutes ses récoltes étaient engrangées, une nuit, la foudre était tombée sur ses bâtiments et avait réduit tout en cendre à l'exception d'une vieille grange éloignée du reste, qui menaçait de tomber en ruine. Ce n'est pas tout : le feu s'étant propagé à ses étables, tous ses beaux animaux gras avaient péri dans les flammes. Pour comble de malheur, dans l'hiver qui suivit, un nouvel incendie consuma sa maison au moment où toute la famille était plongée dans un profond sommeil.

Sa femme et ses enfants périrent et, seul, Jacques Rusot put se sauver à temps après avoir surmonté de grandes difficultés. Ce dernier malheur était de trop, il se laissa abattre et s'abandonna à un cruel désespoir jusqu'à proférer des invocations les plus insensées.

Le diable apparut soudain à Jacques et lui dit :

« Jacques Rusot, j'ai entendu tes lamentations et je suis venu te proposer un marché. Si tu veux me signer un papier comme quoi tu m'appartiendras corps et âme dans un an et un jour, en retour, je m'engage à te procurer tout l'or

et l'argent convoités, ainsi que tous les plaisirs désirés, d'ici à ce que ce temps-là soit expiré. »

Devant cette apparition soudaine et ce langage rempli de promesses de vie et de jouissances, Jacques Rusot reste un moment interdit, mais se remet bientôt de cette émotion ressentie. Son instinct de rusé à faire des marchés l'emporte à tenter l'aventure.

Il regarde le diable fixement dans les deux yeux et lui répondit : « Je ne saurais que faire de tout l'or et l'argent que tu pourrais me procurer. Cependant, je signerai ce papier, m'engageant à t'appartenir au bout d'un an et un jour, à trois conditions : Premièrement, tu rempliras ma tuque que tu vois de pièces d'or et l'argent ; deuxième condition, je percerai un trou au faite de ma grange ; j'y clouerais ma tuque par en dedans et ce sera par cette ouverture que tu empliras ma tuque. Enfin, la troisième condition, c'est que tu me promettes de ne pas te montrer d'ici un an et un jour, pour que je puisse jouir tranquille de l'argent que tu auras versé pour ce marché.

– Accepté, dit le diable en riant, et quand

commençons nous ?

– Demain à neuf heures de l'avant-midi », répondit Jacques Rusot.

Le diable partit en ricanant, se frottant les mains de satisfaction, et Jacques Rusot le regarda s'éloigner en souriant d'aise : tous deux semblaient satisfaits de leur marché.

Le lendemain de grand matin, Jacques Rusot alla percer un petit trou sur la couverture de sa grange ; il y cloua par en dedans, vis-à-vis de la grande tasserie, sa tuque, dont il avait eu grand soin de découdre le fond.

Il avait aussi faufilé deux ficelles à même la tuque, afin de pouvoir en ouvrir ou fermer le fond au besoin.

À neuf heures le diable arriva avec deux sacs d'argent sous le bras, grimpe sur le toit de la grange et verse le contenu dans la petite ouverture.

Quelle ne fut point sa surprise en s'apercevant que ses deux sacs de pièces d'argent n'avaient pas suffi à emplir la tuque.

Il passe la main par le petit trou, la tuque était bien là, mais vide.

Il retourne chercher six sacs d'argent et remonte les vider dans la tuque. Il passe la main par l'ouverture, la tuque est toujours là, mais toujours vide. Jacques Rusot était dans la grange et manœuvrait ses ficelles.

Lorsque le diable vidait un sac d'argent, il lâchait les ficelles et l'argent passait par le fond percé de la tuque pour venir tomber au milieu de la tasserie. Le diable charroya des sacs d'argent toute la journée et le soir la tuque n'était pas encore remplie.

Le lendemain, il recommença, mais chose étrange, la tuque ne s'emplissait point. Le diable commence à penser qu'il pouvait bien y avoir quelque tour de Jacques, car, durant la journée à plusieurs reprises, il a cru entendre un chant, un couplet qui semblait vouloir le gouailler :

*Tu es bon diable, tu es bon diable ;
Verse ton or dans ma tuque,
Regarde, cherche et reluque,
C'est un bon diable, c'est un bon diable,
Ces beaux écus, ces beaux écus,
Oui de ma tuque sont disparus.*

Jacques Rusot chantait en effet, jamais de sa vie il n'avait fait de marché pour lui rapporter autant d'argent, car toutes ces pièces jaunes et blanches qui passaient à travers sa tuque étaient tombées dans la grande tasserie, qui était presque à moitié remplie.

Le surlendemain le diable recommença à charroyer des sacs d'argent, mais voyant que la tuque ne se remplissait pas plus que les jours précédents, il commença à tempêter et à menacer Jacques d'aller voir ce qui se passait dans la grange.

Mais Jacques lui rappela que, s'il se montrait à

lui, il se trouvait par ce fait à rompre son marché. Le diable fit encore quelques voyages, finalement entra dans une grande fureur et abandonna la partie, en mauvais perdant, c'est à dire en hurlant des imprécations et furieux de s'être fait jouer ainsi par Jacques Rusot. Il partit en soufflant tellement de feu et de fumée qu'il faillit mettre le feu à la seule vieille grange que possédait Jacques Rusot.

Jacques le regarde s'éloigner en se frottant les mains d'aise, satisfait de la victoire finale remportée sur le crétin, il fredonne son refrain :

C'est un bon diable, c'est un bon diable,

.....

Tes beaux écus, tes beaux écus,

Pour moi ne sont pas disparus.

Jacques Rusot vécut plusieurs années d'une vie tranquille et heureuse, l'âge et les épreuves l'avaient assagi : il fit mentir le vieux proverbe « Farine du diable retourne en son ». L'argent

soutiré des mains impures, il l'employa à faire la charité aux pauvres. Le tour joué au « malin » avait été son dernier marché.

X

La chèvre menteuse

Tante Rose sans s'arrêter à écouter les petits propos sérieux dont se faisaient part les enfants, continua :

C'était une fois un homme et une femme qui n'avaient pas d'enfant et vivaient retirés sur une terre éloignée dans les montagnes. Ils élevaient quelques animaux domestiques, juste pour leur besoin et cultivaient des légumes que le mari allait vendre une fois par semaine, à la ville la plus proche. Loin de tout bruit, ils écoulaient une vie heureuse et paisible.

La femme était bonne et toujours empressée à aider son mari pour les soins du jardinage, l'homme était travaillant, honnête et surtout, il avait horreur du mensonge et le menteur à ses

yeux, était méprisable, un être sans honneur.

Un jour le mari étant revenu du marché, met son cheval à l'écurie, remise sa voiture puis se rend à la maison l'air épanoui de satisfaction et de bonne humeur.

« Ma femme ! dit-il en entrant, tu ne peux deviner ce que je t'apporte aujourd'hui ?

– Quoi veux-tu que je devine ; mais ta figure est si réjouie que je puis te dire que tu as fait un bon marché.

– Oui ! Et vaut autant te le dire de suite que de te laisser nager dans l'inconnu et l'incertain. Voici : Étant arrivé un des premiers à la place du marché, j'eus vite fait de vendre toutes les denrées que j'avais apportées. Je m'appareillais à m'en revenir, lorsqu'arriva un homme tenant en laisse une chèvre possédant le don de la parole ; j'ai pensé te l'apporter, car non seulement elle pourra nous alimenter de bon lait gras, mais encore nous procurer un bon divertissement. »

Et le mari s'empresse de conduire sa femme à la bergerie où il avait enfermé la chèvre, ils

donnèrent de l'eau et quantité de fourrage vert et tendre à cette dernière, la regardèrent manger quelque temps, puis le mari avant de quitter la bergerie s'adressant à la chèvre lui dit :

« As-tu bien bu, bien mangé, bien ferligoté plein ton gosier ?

– Oui, répond la chèvre, j'ai bien bu, bien manferligoté plein mon gosier. »

Sur ce bonsoir donné, l'homme et la femme s'en retournant à la maison tout joyeux de leur nouvelle acquisition qui devait être un grand désennui, pour la femme surtout qui, souvent, demeurait seule à la maison.

Le lendemain, le mari dut s'absenter pour la journée, pour affaire urgente et en partant, il recommande à sa femme en badinant de bien soigner la chèvre et même faire un peu de causette avec elle, si elle jugeait à propos.

La recommandation du mari fut suivie à la lettre et le soir avant l'arrivée du mari, elle soigna la chèvre et avant de la quitter, lui dit :

« As-tu bien bu, bien mangé, bien ferligoté

plein ton gosier ? »

Et la chèvre de répondre :

« J'ai bien bu, bien mangé, bien ferligoté plein mon gosier. »

Peu de temps après le mari arrive et après avoir dételé il se rend voir la chèvre et lui pose la même question :

« As-tu bien bu, bien mangé, bien ferligoté plein ton gosier ? »

À la grande surprise du mari, la chèvre lui répond cette fois d'un ton plaintif :

« Non je n'ai point bu, point mangé, point ferligoté plein mon gosier ! »

Le mari un peu irrité de voir que sa femme avait négligé ses recommandations, entre et reproche à celle-ci d'avoir oublié de soigner la chèvre et malgré les protestations de son épouse, il fut quelques jours à bouder et de mauvaise humeur, car il y avait mensonge de part ou d'autre et il ne pouvait se mettre à l'idée que la chèvre aurait pu mentir si effrontément.

Sur la fin de la semaine, comme d'habitude le

mari part pour se rendre au marché vendre des légumes. La femme fit de son mieux pour soigner la chèvre, car la bouderie de son mari dans ces derniers jours l'avait beaucoup affectée. Le soir à son retour le mari court à la bergerie et demande à la chèvre :

« As-tu bien bu, bien mangé, bien ferligoté plein ton gosier ?

– Non, répond la chèvre sur un ton des plus lamentable, non ! Je n'ai point bu, point mangé, point ferligoté plein mon gosier ! »

Le mari de plus en plus irrité contre sa femme se rend à la maison et de nouveau reproche amèrement à son épouse son manque d'obéissance.

La pauvre femme navrée tout en protestant est très affectée par les paroles acerbes que lui adresse son mari, à tel point, qu'elle en fit une maladie et que son mari crut qu'elle allait en mourir dans la nuit qui suivit cette scène de désaccord survenue entre eux.

Le mari voyant son épouse dans cet état

lamentable se met à réfléchir qu'il avait peut-être été trop brusque dans ses représentations et aussi, qu'il pouvait bien y avoir quelques trigauderries de la part de la chèvre.

Le lendemain quand l'heure fut arrivée d'aller soigner la chèvre, le mari s'affubla des habits de sa femme, se cacha la figure pour ne pas être reconnu, et s'en alla donner à cette dernière tout ce qu'il pouvait trouver de mieux.

Quand la chèvre eut bien mangé, le mari imitant la voix de son épouse lui renouvela la demande :

« As-tu bien bu, bien mangé, bien ferligoté plein ton gosier ? »

– Oui, dit la chèvre, j'ai bien bu, bien mangé, bien ferligoté plein mon gosier. »

Le mari va à la maison, met ses propres habits et revient demander à la chèvre si elle a bien bu, bien mangé...

Trompée par l'apparence, la chèvre répond d'une voix de plus en plus plaintive :

« Non, je n'ai point bu, point mangé, point

ferligoté plein mon gosier !

– Ah, ah ! dit le mari outré de colère : je te surprends, belle chèvre menteuse ! Mais tu as fini de mentir ! Et avant de faire mourir ma femme et me rendre injuste envers elle par les reproches immérités dont je l'accable, tu vas être punie de manière que tu ne pourras plus mentir ni à moi ni à d'autres. »

Et s'emparant de la chèvre, il lui coupe la langue, lui casse les reins et les pattes et la fait rouler pour exhaler ses dernières lamentations sur un amas de fumier devant la bergerie.

Le mari se rend à la maison et s'empresse de raconter à sa femme ce qui vient d'arriver, tout en lui demandant pardon pour l'avoir boudée et lui avoir adressé les reproches qu'elle ne méritait point.

Et la femme heureuse, malgré la perte de la chèvre qui donnait de si bon lait gras, préférerait conserver les bonnes grâces de son époux et la douce quiétude qui avait fait leur bonheur jusqu'à ce jour.

Vous voyez mes petits enfants, que le mensonge peut rendre beaucoup de gens malheureux et que la petite langue menteuse peut engendrer les pires malheurs.

Gardez-vous de mentir, et allez tous prendre un bon repos que vous avez mérité.

Et tous ils se retirèrent, souhaitant une bonne nuit à tante Rose, trouvant que la veillée avait passé bien vite.

XI

Conclusion

Ce fut la dernière des nombreuses veillées de contes que Jean avait eu le plaisir de goûter auprès de sa tante Rose. Peu de temps après, le père de Jean s'en retourna au Canada s'établir sur une terre nouvelle, travaillant fort pour garder ses enfants au pays natal.

Ce ne fut qu'après son mariage comme il est dit au commencement de ce volume, que Jean revit sa tante et là, au travail ou au repos, il écoulait des jours heureux et repassait dans sa mémoire, tous ces petits brins de contes qui avaient réjoui son jeune âge.

En feuilletant dans ce passé d'émotions de jeunesse, reviendra-t-il un jour nous continuer la série des souvenirs du temps heureux écoulé en terre étrangère, mais qui nourrissait en son âme le

« Je me souviens » du pays des aïeux ?

Espérons-le.

Table

I. Tante Rose	4
II. Le parrain de l'enfant	8
III. Brigolet.....	15
IV. Le petit homme rouge.....	27
V. Le diable et son violon	37
VI. Patira.....	54
VII. L'araignée.....	62
VIII. Conte vrai	70
IX. La tuque percée	82
X. La chèvre menteuse	90
XI. Conclusion.....	98

Cet ouvrage est le 194^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.